

Baseball, impérialisme et judaïcité : le cas de Philip Roth

Georges Desmeules

Number 157, Spring 2010

Sport et littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61504ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

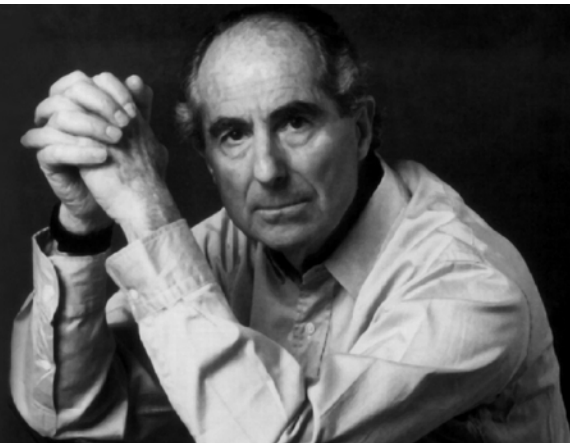
[Explore this journal](#)

Cite this article

Desmeules, G. (2010). Baseball, impérialisme et judaïcité : le cas de Philip Roth. *Québec français*, (157), 30–33.

Baseball, impérialisme et judaïcité : le cas de Philip Roth

Par Georges Desmeules*



Philippe Roth (<http://enfinlivre.blog.lemonde.fr>)

Genèse

Lier sport et modernité relève de la tautologie, tant l'invention du sport, tel qu'on le conçoit de notre point de vue du spectateur, dans un stade ou bien assis dans un divan, un dimanche après-midi parmi tant d'autres, s'enracine dans l'histoire de l'influence impériale anglo-saxonne sur l'Occident, depuis le XIX^e siècle. À partir de « la trilogie cricket / soccer / rugby qui s'impose comme le fer de lance de la pénétration de la chrétienté musculaire¹ », germent football et baseball, puis basketball et volleyball. On objectera, non sans raison, que bien avant cela les Grecs s'affrontaient à la course, au pugilat, au lancer du javelot et ont inventé les Olympiques. Mais ces activités avaient alors valeur de rituel et s'inscrivaient dans un ordre social antique où la victoire ne s'acquiert que grâce à la complicité des dieux. Ainsi, « les épreuves antiques s'opposent à la compétition moderne, à la performance quantifiée et aux "records" sportifs, puisque ceux-ci se fondent sur un temps devenu linéaire et progressif² ». C'est pourquoi il devient nécessaire de considérer le sport comme un produit de l'activité humaine qui répond à une nécessité historique : « Si l'interprétation de la pérennité du sport n'a pas ébranlé celle des origines grecques du sport en raison de ses fondements fantaisistes, celle des origines britanniques, qui apparaît plus fondée, révolutionnera l'historiographie de la genèse du sport et de sa diffusion dans le monde. [...] Affirmer la transcendance du sport depuis l'origine de l'humanité ou des Grecs anciens, c'est en faire une réalité étrangère à l'histoire : c'est une évasion hors du temps qui récuse la diversité socioculturelle des peuples. Un tel discours historiographique est la négation même de l'objet de l'histoire, qui est, entre autres, d'établir et de comprendre, pour expliquer les relations des phénomènes avec les systèmes socioculturels à l'intérieur desquels ils se manifestent³ ». Bref, le sport paraphrase la modernité en cela qu'il révèle la quête individuelle dans son expression la plus crue. Cette quête se concrétise dans un mouvement perpétuel de subversion à l'égard des forces que la collectivité lui oppose. Le baseball constituerait donc, on le devine, l'illustration par excellence de cette quête / conquête : un frappeur se retrouve toujours seul contre des adversaires qui l'assiègent et le défient de résister à la force du nombre. Pour eux, tous les moyens ou presque sont bons pour entraver sa liberté.

C'est dire que le sport organisé en général et le baseball en particulier ne représentent pas que des avatars d'une nouvelle rationalité

issue de la révolution technique. Le sport agit également en tant que système métaphorique qui relate sans en avoir l'air nos difficiles relations à l'autre. Plus précisément, le baseball opère en tant que métonymie de l'expérience américaine. À preuve, il est désormais presque de l'ordre du lieu commun de soutenir que cette activité sportive organisée symbolise une forme bien précise d'occupation de l'espace propre au Nouveau Monde : « Qui ne sait rien du baseball ne sait rien de l'Amérique et, partant, d'une certaine modernité. Le baseball, c'est en quelque sorte son incarnation, à l'Amérique, son rêve brisé, un stade profond où la rationalité absolue se referme sur elle-même, laissant au travers de ses règles rigoureuses libre cours au jeu de toutes les libertés. La partie n'est jamais finie tant et aussi longtemps qu'elle n'est pas terminée. Sport d'humour, antispectacle qui nous porte à jongler dans un cadre unique où la raison encapsule le rêve sans pour autant l'annihiler⁴ ».

Ainsi, le baseball se pratique sur un terrain aux propriétés elles aussi métonymiques. À partir du marbre, un espace strictement codifié qui évoque la rigidité des règles imposées par les premiers colons puritains en Nouvelle-Angleterre, les « élus » entament un trajet aventureux où ils affrontent des ennemis qui rappellent les autochtones que les premiers « héros » américains affrontèrent pour repousser toujours plus loin les frontières de leur territoire. Les frappeurs tentent donc à tour de rôle de propulser la balle vers les vastes étendues du champ extérieur et les véritables héros parviennent à transformer la balle en soleil couchant lorsqu'ils frappent un coup de circuit. Mais le rêve américain, et ce sera le propos de Philip Roth, repose sur un paradoxe fondamental et fondateur : peu importe leurs qualités, ces cowboys nouveau genre ne peuvent échapper à la fatalité qui les ramène toujours à leur point de départ. Et les spectateurs ne se trompent pas, qui vénèrent et monnayent les « souvenirs » de ces coups d'éclat en véritables vendeurs du Temple⁵.

C'est bien pourquoi on a voulu attribuer des origines patriotiques au baseball en faisant d'Abner Doubleday, un des généraux yankees victorieux à la bataille de Gettysburg, l'inventeur de ce sport. Dans les faits, cette prétention ne résiste pas à l'analyse, mais appuie d'emblée l'idée selon laquelle le *national pastime* de l'Amérique représente un réservoir fertile pour l'imagination : « Il est absolument sûr qu'Abner Doubleday [...] n'a pas inventé le baseball à Cooperstown en 1839, comme le raconte la version officielle ; en réalité, ce jeu n'a pas été inventé à un moment donné par

une personne en particulier et n'a pas de lieu de naissance précis. Et pourtant, le mythe créationniste a fait de Cooperstown le siège officiel du baseball, et son temple de la Renommée, avec sa bibliothèque et son musée attenants, est installé dans cette petite ville, éloignée de tout et donc malcommode en matière de transport aérien et d'hébergement. Nous nous plaisons tous à imaginer le stade de nos rêves dans un cadre bucolique⁶ ».

Gould adopte une posture qui se veut résolument scientifique alors qu'il récuse toute analyse visant à « trouver quelque chose de profond au spectacle de ces hommes adultes frappant une balle avec un bâton, cherchant à faire des rapprochements entre ce sport et de graves sujets tels que la morale, la paternité, l'histoire, l'innocence perdue, la douceur et ainsi de suite, semble-t-il, *ad infinitum*⁷ ».

Exode

Sans aller carrément à contre-courant de cette conception, notre propos empruntera une tangente, car nous allons ici envisager le sport, tout rationnel et anglo-saxon soit-il, dans une perspective mythique, à travers les mots de Philip Roth, que nous citerons ici d'abondance. En effet, les joueurs de baseball créés par cet auteur juif américain remplissent une fonction mimétique qui se révèle au premier chef dans *Le grand roman américain*, mais également, dans une moindre mesure, dans *Pastorale américaine* et dans son plus récent, *Exit le fantôme*. Dans le premier de ces trois romans, Roth montre que, comme tous les sports, et comme les pratiques rituelles en général, le baseball révèle son supplément d'âme lorsque les « fidèles » se mettent de la partie. Ainsi, les commentateurs prennent-ils des airs de Pharisiens, toujours prêts à discuter des mérites respectifs de l'un ou l'autre des joueurs qu'ils présentent comme des « sauveurs », véritables messies venus rétablir l'équilibre des forces. Mais gare aux joueurs qui ne remplissent pas leurs promesses ! La foule sait se montrer impitoyable à l'endroit des prophètes qui ne la mènent pas à la Terre promise...

En pleine Seconde Guerre mondiale, alors que les meilleurs athlètes prennent part aux véritables combats qui se déroulent en Europe, il revient à des laissés-pour-compte de les remplacer dans le simulacre offert en attendant leur retour. Toutefois, l'intérêt pour le baseball en général et pour la ligue patriote en particulier ne diminue en rien, même si l'une des équipes de la ligue, les Mundy de Port Ruppert, passera toute la saison 1943 sur la route, après que ses propriétaires aient loué le stade à l'armée américaine pour y stationner des troupes. C'est ainsi que débute *Le grand roman américain*.

Les joueurs des Mundy errent sans fin à travers l'Amérique, allant de défaite cuisante en déroute complète sans jamais espérer retrouver leurs partisans. Ces fidèles d'un Moïse nouveau genre frôlent bien parfois la Terre promise, où on leur rappelle leur inadéquation, pour s'en éloigner aussitôt : « Port Ruppert ? On aurait plutôt dit : la ligne Maginot. Des militaires partout. Deux d'entre eux, des jeunes gens bien bâtis avec des bottes étincelantes et des pistolets, prirent la locomotive en marche quant elle ralentit afin d'attendre le feu vert [...] Où étaient donc passés les vagabonds accroupis le long des voies et grillant des patates et les clochards édentés qui souriaient aux Mundy de retour chez eux ? Où étaient

donc passés les vieux aiguilleurs qui saluaient en agitant leur lanterne et criaient : « Bienvenue à la maison les gars ! Vous vous êtes bien défendus ! » qu'ils aient gagné ou perdu ? Mais où étaient donc passés leurs cent mille loyaux supporters ?⁸ ».

À l'instar des marins du capitaine Achab, dans *Moby Dick*, ils mènent aussi une quête comparable à celle de la mythique baleine blanche. C'est du moins l'avis de Word Smith, journaliste sportif et auteur fictif de cette saga picaresque. Dans un prologue qui donne le ton au roman, il évoque ainsi, et sans la moindre trace de fausse modestie, Herman Melville, mais aussi Nathaniel Hawthorne et Mark Twain. Comme il l'explique, le baseball permet de retrouver la quintessence de l'expérience collective américaine, dans ce qu'elle possède de plus puritain : les faibles, les tarés, les pénitents peuvent trouver la rédemption dans un sacrifice constamment renouvelé.

L'équipe compte donc un Canadien français, fils d'un cultivateur gaspésien, dont personne ne comprend l'anglais et qui évolue à l'arrêt-court entre un joueur de troisième but cataleptique et un deuxième but de quatorze ans. Un révolutionnaire d'Amérique centrale, au premier but, et un receveur unijambiste complètent le champ intérieur, alors que le champ extérieur compte un champ gauche qui s'assomme sans arrêt sur la clôture des stades adverses et un champ droit manchot qui s'étouffe fréquemment en gobant la balle avec sa bouche et qu'on échangera en fin de saison contre un lanceur nain. Tous ceux qui connaissent un tant soit peu le baseball savent qu'il manque encore un joueur : c'est par le champ centre que le scandale arrivera.

Évangile

Le joueur qui complète l'alignement détonne dans cette équipe calamiteuse. Il s'agit d'un jeune homme au physique majestueux, aux cheveux blonds et bouclés, et aux talents sportifs indéniables : Roland Agni. Toutes les équipes du pays lui ont offert des contrats mirobolants. S'il les a tous refusés et qu'il joue gratuitement pour les Mundy, c'est que son père veut lui apprendre l'humilité. Ce fils soumis, véritable agneau sacrificiel, doit donc composer avec l'allocation hebdomadaire de 2,50 \$, que lui verse son paternel et se contenter de mener la ligue pour les circuits et la moyenne au bâton, bien qu'il frappe au huitième rang de l'alignement des Mundy. Et si l'armée le recale, c'est parce qu'il apparaît impossible aux yeux des



médecins chargés de l'évaluer qu'un tel jeune homme ne soit pas affligé d'une tare significative, pour accepter un sort aussi ingrat.

Agni ne perd pourtant jamais foi en son talent et rêve de quitter cette équipe si minable qu'elle se glorifie d'avoir vaincu les résidents d'un asile d'aliénés lors d'un match amical. Prêt à tout pour être échangé, il s'introduit une nuit, par effraction, dans le bunker souterrain du stade des Tycoons de Tri-City, la meilleure équipe de la ligue, pour y rencontrer Angela Whitting-Trust, propriétaire impitoyable. Cette Marie-Madeleine, autrefois irrésistible, a collectionné tout autant les trophées sportifs que les amants. Ty Cobb et Babe Ruth, parmi tant d'autres, sont passés par son lit. Si elle refuse d'acheter Agni, c'est pour un motif d'intérêt national. Sans lui, les Mundy sombreraient encore plus profondément dans la médiocrité et le ridicule, réalisant ainsi, lui dit-elle, le plan secret le plus audacieux des communistes : « Hitler ? Qui parle de ce fou furieux ? Oh non, Roland, nous avons affaire à un ennemi bien plus malin et plus subtil que ce psychopathe illuminé qui part à la conquête du monde à coups de bombes et de balles de revolver. Non, alors même que cette guerre fait rage contre les Allemands et les Japonais, l'autre guerre a déjà commencé contre nous, la lutte invisible, l'assaut silencieux contre la trame même de ce qui nous lie en tant que nation [...]. Maintenant, Roland, maintenant comprends-tu ce qui lie comme des frères des millions et des millions d'Américains, qui rapproche des rivaux, qui fait d'étrangers des voisins, qui rend amis les ennemis, ne serait-ce que pendant la durée d'un match ? *Le baseball !* Et c'est ainsi qu'ils veulent détruire l'Amérique⁹ ».

Refusant de se rendre à ces arguments patriotiques, Agni cède à la tentation et accepte peu après de participer au projet d'Ellis, fils génial du propriétaire des Greenbacks (l'autre équipe de Tri-City). Il substitue alors aux céréales matinales de ses coéquipiers des Wheaties additionnées d'une substance améliorant les performances. Les victoires miraculeuses de l'équipe justifieront, espère-t-il, son échange éventuel. Mais les choses ne se déroulent pas comme il l'espérait, car il a négligé une autre des faiblesses de l'Amérique : son antisémitisme. « Comment ces enfants innocents et enthousiastes et leur pauvre fermier de père auraient-ils su que lorsque le nouveau irait dans le Nord pour rencontrer à Tri-City le propriétaire, celui-ci serait un *juif*, un petit juif huileux, trop gros, excité et dont les paroles tombaient grasses et rapides de sa bouche en phrases telles qu'aucun d'eux n'en avait entendu auparavant¹⁰ ».

Ainsi, le jeune Ellis, qui se nomme en fait Goldberg, fait des fortunes en pariant sur les Mundy. Pris de doute, Agni ne donne pas les céréales « améliorées » à ses coéquipiers avant le dernier match de la saison, match marqué par le retour de Gil Gamesh, un mystérieux joueur babylonien, et paie ce geste de sa vie. Sa mort confirme son statut de victime sacrificielle, mais aussi son retour dans la grâce, tout autant pour son père, aux yeux de qui il a enfin accompli un geste d'abnégation, que pour les Américains, qui lui font une place parmi les immortels du baseball. Mais Word Smith ne peut pas publier son témoignage, car ses révélations risqueraient de traumatiser les masses, incapables de deviner tout ce qui se cache derrière leur délassément favori. Devant les refus répétés des éditeurs de son pays, il ne lui reste qu'à s'adresser au chef de l'État chinois : « Monsieur le président Mao, je vous écris pour vous

proposer de publier mon livre en République populaire de Chine. Je vous assure que nul mieux que moi ne connaît les difficultés que soulève la traduction d'une œuvre telle que la mienne, surtout en chinois [...]. "Dans le combat contre le mensonge, dit Alexandre I. Soljenitsyne, l'art a toujours été victorieux, l'art gagne toujours de façon visible et incontestable aux yeux de tous ! Le mensonge peut s'ériger contre nombre de choses au monde mais pas contre l'art." [...] Oh qu'il me soit possible de puiser dans son courage, sa force et sa sagesse lors des jours et des mois à venir, s'ils viennent. Car il me faudra tout cela et plus encore pour survivre dans l'État de New York quand (et si) *Le grand roman américain* sera publié à Pékin¹¹ ».

Apocalypse

On le voit, la tonalité de ce roman confine résolument à l'humour. Mais Roth verse aussi souvent dans une veine satirique, voire sarcastique, et aborde l'autre versant de cette grave question identitaire, celui des perdants. Devant Agni, qui s'indigne que l'équipe de Port Ruppert ait remporté des victoires non méritées, le jeune Ellis lui répond : « Et qui donc le mérite en ce monde Roland ? Seulement les doués, les beaux et les courageux ? Et nous autres, champion ? [...] Et les pauvres marginaux ordinaires de ce monde – qui se trouvent comprendre les *neuf dixièmes de la race humaine !* N'ont-ils pas d'espoir ? Qui vous a dit à vous autres les salauds de pharisiens que le monde vous appartenait ?¹² ».

Cette révélation, qui secoue profondément le jeune Agni, trouve son développement dans un roman ultérieur de Roth. *Pastorale américaine* raconte comment Seymour Irving Levov, surnommé « Le Suédois », en raison de sa taille et de sa blondeur, transcende sa judaïcité : « [P]armi les rares Juifs au teint clair [...] personne ne possédait de près ni de loin le masque viking impassible et les mâchoires carrées de ce blond aux yeux bleus¹³ ». Mais les épreuves qu'il subit débordent largement les limites du stade et vont marquer Levov à tel point qu'il perd la foi : « Il avait appris la plus terrible leçon de la vie, à savoir qu'elle n'a pas de sens. Et, lorsque ça arrive, le bonheur n'est plus jamais spontané. Il devient artificiel et, même tel quel, s'achète au prix d'une aliénation opiniâtre de soi et de sa propre histoire. Il suffit que le type doux et gentil, qui réglait en douceur conflits et contradictions, l'ex-athlète sûr de lui et sensé, plein de ressources face à un adversaire loyal, tombe contre un adversaire déloyal, le mal, qui s'attache à l'essence du rapport entre les hommes, et il est fini. Lui, dont la noblesse naturelle est d'être ce qu'il paraît, a dû absorber trop de souffrance pour recouvrer son intégrité naïve. [...] Stoïque, il tait son horreur. Il apprend à vivre avec un masque. Une vie entière d'endurance : un record. Sur les ruines, le spectacle continue. Le Suédois mène une double vie¹⁴.

Si Levov découvre l'existentialisme, c'est que, hors du baseball, la vie perd son sens. Il demandera à un avatar de Word Smith, Zuckerman, de témoigner de ses désillusions et de sa déchéance et d'hériter ainsi de son immortalité. Enfin, dans son plus récent roman, Roth conclut en quelque sorte ce cycle sportif en relatant la vie et les funérailles de George Plimpton, véritable journaliste américain en qui on peut reconnaître un modèle de Word Smith, c'est-à-dire un homme qui s'est approché de l'immortalité non pas en pratiquant le baseball, mais en l'observant, en le commentant

inlassablement : « Qui, parmi vos contemporains, sera le dernier à mourir ? [...] Qui, parmi vos contemporains, non seulement échappera à la mort, mais racontera avec esprit, précision et modestie son étonnement amusé à constater qu'il a réussi à s'assurer la vie éternelle ? » [...] George n'avait pas plus l'intention de mourir que, disons, Tom Sawyer ; qu'il ne mourrait pas était un postulat inséparable des ses rencontres sportives avec les plus grands athlètes¹⁵ ».

Le baseball livrerait donc le secret de la vie éternelle. Mais qu'en est-il des autres sports ? Peut-on entreprendre le même travail de déconstruction avec chacun d'eux ? La réponse est indubitablement oui, si on en croit Pierre Bourdieu. En effet, l'approche programmatique qu'il propose permet de comprendre un sport, quel qu'il soit, en considérant à la fois ses éléments externes (la distribution des joueurs dans l'espace, mais aussi le rôle d'un sport dans une société donnée) et internes (le rapport au corps dans la pratique d'un sport donné). Et si on cherche à contrer l'objection positiviste de Gould, il vaut la peine de considérer la position du théoricien français : « C'est peut-être en réfléchissant sur ce que le sport a de plus spécifique, c'est-à-dire la manipulation réglée du corps, sur le fait que le sport [...] est une manière d'obtenir du corps une adhésion que l'esprit pourrait refuser, que l'on parviendrait à comprendre le mieux l'usage que la plupart des régimes autoritaires font du sport¹⁶ ». □

* Professeur de littérature, Cégep François-Xavier-Garneau, et auteur

Notes

- 1 Sébastien Darbon, *Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon. De l'histoire événementielle à l'anthropologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2008, p. 11-12.
- 2 Claude Pociello, « Quelques indications sur les déterminants historiques de la naissance des sports en Angleterre (1780-1860) », dans *Sports et société. Approches socioculturelles des pratiques*, Paris, Vigot, 1981, p. 35.
- 3 Donald Guay, *La Conquête du sport. Le sport et la société québécoise au XIX^e siècle*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, p. 43-44.
- 4 Bernard Arcand et Serge Bouchard, « Le baseball », dans *Du Pâté chinois, du baseball et autres lieux communs*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1995, p. 42.
- 5 Ce paragraphe synthétise une idée que je proposais dans « Le tennis au service de Jacques Poulin », *Québec français*, n° 114 (été 1999), p. 80-82, et reprise dans *Le projet Syracuse*, Québec, L'instant même, 2008.
- 6 Stephen Jay Gould, « Les mythes créationnistes de Cooperstown », dans *La foire aux dinosaures. Réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, 1993, p. 55-56.
- 7 *Ibid.*, p. 56.
- 8 Philip Roth, *Le grand roman américain*, Paris, Gallimard, 1980, p. 220.
- 9 *Ibid.*, p. 343.
- 10 *Ibid.*, p. 349.
- 11 *Ibid.*, p. 490-491.
- 12 *Ibid.*, p. 458.
- 13 Philip Roth, *Pastorale américaine*, Paris, Gallimard, 1999, p. 15.
- 14 *Ibid.*, p. 93.
- 15 Philip Roth, *Exit le fantôme*, Paris, Gallimard, 2009, p. 278-279.
- 16 Pierre Bourdieu, « Programme pour une sociologie du sport », dans *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 215.

www.livres-bq.com



NOUVEAUTÉ

Cette anthologie marque une étape nouvelle dans l'histoire de la francophonie. Elle offre, pour la première fois, un ensemble de textes contemporains propres aux Amérindiens du Québec qui écrivent en français.

« Le pari de rendre accessible un ensemble de textes contemporains édités par des Amérindiens du Québec est relevé. Une superbe entreprise qu'il convient de souligner. »

Nuit Blanche

« Pour plonger dans l'univers amérindien contemporain, il faut lire Littérature amérindienne du Québec. »

Le Devoir

MAURIZIO GATTI

Littérature amérindienne du Québec

Écrits de langue française

136 pages • 8,95 \$

BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE



20 ans

... et toutes ses lettres !